Le fantôme de Tuol Sleng

Avril 1999. Nic Dunlop est un jeune irlandais idéaliste rêvant de devenir grand reporter photo. Depuis son enfance, les images retransmises à la télévision des tueries de masse perpétrées par l'impitoyable dictateur Pol Pot, le hantent. Devenu adulte, il n'a qu'une obsession en tête: retrouver les responsables de ces massacres qui se sont mystérieusement volatilisés à la fin du régime et que les médias surnomment désormais les fantômes du royaume.

Prologue

Note concernant les scènes écrites à la première personne du singulier.

Il s'agit de moi-même qui ai eu l'opportunité de visiter le Cambodge au cours d'un tour du monde en septembre 2008.

La visite de Tuol Sleng, ainsi que des non moins réputés Killings Fields, fut une expérience émouvante qui m'a marqué bien longtemps après mon retour en France.

J'ai souhaité par cette nouvelle rendre hommage à ce lieu chargé d'histoire où l'humanité a sombré dans la folie.

Phnom Penh, capitale du Cambodge, de nos jours.

Je déambule dans la grande cour centrale qui est percée en son centre de deux allées perpendiculaires, formant des carrés de pelouse d'où émergent quelques palmiers épars.

Tout autour, des bâtiments en béton affichent à la place des portes et des fenêtres, des bouches béantes noires et impénétrables.

Tuol Sleng, connue encore sous le nom de S-21, fut l'une des 196 prisons disséminées sur le territoire cambodgien par le régime répressif des Khmers Rouges. 16 000 personnes, dont 2000 enfants, y furent torturées puis exécutées.

*

**

Avril 1999.

Les cheveux frisés, les oreilles larges et décollées, la silhouette grande et mince, Nic photographiait les démineurs dans leur travail quotidien.

Jeune irlandais d'à peine 20 ans, il n'en était pas à son premier voyage au Cambodge. L'histoire de ce pays l'avait touché depuis l'âge de ses dix ans, date à laquelle les atrocités qui y étaient perpétrées avaient commencé à l'émouvoir.

Soudain, une agitation s'empara de l'équipe de déminage.

“Un UNEXO”, s'était mis à crier l'un d'eux.

D'un geste réflexe, Nic leva son appareil, prêt à immortaliser le moment.

Toujours dotées de leurs charges explosives, ces bombes larguées depuis les airs pendant la guerre d'Indochine pouvaient tuer à n'importe quel moment les paysans cambodgiens venus labourer leurs terres afin d’en extraire le fruit de leur travail. Devenu reporter photo professionnel, Nic voulait porter cette vérité à travers l'objectif de son appareil.

Lorsque soudain, il se figea.

En arrière-plan, un individu venait d'apparaître. Un homme, assez âgé, relativement petit de taille, portant des lunettes carrées noires et vêtu d'un simple short et t-shirt comme pratiquement tous les villageois des environs.

Cependant, il n'était pas un villageois comme tous les autres. Nic le reconnut instantanément. Depuis deux ans qu'il le cherchait, il avait enfin retrouvé sa trace !

Il hésita un moment, puis s'élança d'un pas rapide en sa direction.

*

**

Après avoir franchi la cour centrale, je pénètre dans la première pièce de cette visite hors du commun.

Au centre, des portraits de Cambodgiens, le visage émacié, le regard hagard sont alignés sur des panneaux en liège.

Autrefois, des cours étaient donnés ici aux élèves du lycée Ponhea Yat, avant que le régime répressif des Khmers rouges ne transforme ce lieu de savoir en ce qui deviendra l'effroyable machine à mort Tuol Sleng.

Des milliers de paires d'yeux encerclent le visiteur.

La sensation de gêne et d'inconfort est omniprésente, persistante.

Ici, les pires atrocités ont été commises. Pratiquement, aucune des personnes qui y ont été incarcérées n'a survécu.

À partir du moment où un Cambodgien était photographié, il était forcément coupable, et de ce fait condamné inexorablement à la mort.

Pour ceux qui ne voulaient pas avouer l’inavouable, car la plupart étaient innocents, le destin était encore plus cruel.

*

**

– Comment vous appelez-vous ? demanda Nic, tentant de contenir l'émotion qui lui enserrait la gorge.

– Nang Pin, répondit avec un sourire le vieil homme, les lèvres retroussées laissant place à une dentition chaotique.

Nic tenta de se décontracter autant que possible.

– Enchanté, je suis Nic, Nic Dunlop, lui répondit-il dans un sourire qu'il voulut rassurant. Qu'est-ce que vous faites dans le coin ?

– Je vis ici, répondit tranquillement le dénommé Nang Pin, visiblement pas effarouché par les questions indiscrètes que lui posait ce farang *.

Nic poursuivit la conversation, une conversation en toutes vraisemblances très banale.

Mais il savait parfaitement que cette rencontre ne l'était pas.

Il détenait, en fait, le scoop le plus incroyable de sa jeune carrière de reporter.

Il hésita à prendre une photo de l'homme, puis se ravisa, craignant que cela ne puisse l'effaroucher.

Une fois l'échange terminé, celui-ci disparut sur le chemin de la rizière.

Nic le regarda s'en aller, la main tremblante.

Après des mois de traque, il l'avait enfin retrouvé.

*
**

Les murs sont troués d'une longue percée rectiligne, donnant ainsi accès aux salles de classe adjacentes.

Je franchis la trouée et me retrouve dans une seconde salle, plus petite.

Une grande cuve en occupe tout le fond de la pièce. Au-dessus, une sorte d'appareillage de barre métallique l'encadre.

Un panneau attenant explique que les prisonniers qui ne voulaient pas avouer leurs « crimes » étaient pendus par les pieds, puis immergés dans la cuve remplie d'urine et de déjections.

À bout de souffle, ils finissaient par en avaler les eaux usées, mettant ainsi fin à leurs vies de la façon la plus indigne et inhumaine qu'il soit.

*
**

Avril 2020, un an plus tard.

Situé à la frontière ouest du Cambodge avec la Thaïlande, un calme paisible régnait sur le village de Samlaut entouré d'une multitude de rizières et de jungles à perte de vue.

Cette fois, Nic Dunlop n'était pas venu seul.

Un Cambodgien l'accompagnait, la raie des cheveux bien dessinée sur le côté, un sourire perpétuel sur le visage. Vann Nath était l'un des sept seuls survivants de Tuol Sleng.

Par quel miracle avait-il survécu ?

Grâce à la peinture. Vann Nath était peintre au moment de son arrestation par les Khmers Rouges. Et comme la plupart des prisonniers détenus à S-21, il n'avait aucune idée de la raison de son arrestation.

Un jour, il fut réquisitionné par le directeur de la prison en personne, que tout le monde connaissait alors sous le nom de « Douch », pour peindre des portraits de Pol Pot. En échange de ce service, l'impitoyable dictateur lui épargna sa vie.

Suite au chaos qui régna à la fin du régime Khmer Rouge, “Douch”, le directeur tortionnaire, disparut miraculeusement, comme de nombreux autres dirigeants du régime, devenant ainsi ce que la presse dénommera plus tard, les fantômes du Royaume.

*

**

Je continue de franchir les murs par cette trouée surréaliste qui me fait voyager dans l'histoire.

Dans cette pièce-là, un lit en fer forgé. Dessus sont disposés divers objets. Là, une écuelle. Elle servait aux prisonniers à faire leurs besoins.

À côté, une longue barre de fer posée à même le sol, où les prisonniers y étaient attachés par la cheville, entassés les uns sur les autres, comme des animaux.

Dans la pièce voisine se trouve une table, et au sol une sorte de billot. Allongé à plat ventre, maintenu au poignet par une sorte de laisse, l'autre main du prisonnier

était enserrée dans ce billot.

À l'aide d'une machette acérée, un deuxième garde khmer tranchait alors un à un les doigts de la victime qui ne voulait pas confesser ses crimes imaginaires.

Les photographies sont reproduites en noir et blanc, les grandes taches sombres du sang et des corps décharnés tranchent avec la blancheur des murs.

Le contraste est glaçant d'horreur.

*
**

Nang Pin en est maintenant persuadé, ses interlocuteurs savent.

De toutes les façons, le poids du passé est devenu insupportable à vivre.

Il ne veut plus mentir. De plus, il a tout de suite reconnu le cambodgien qui accompagnait le farang.

Quelle ironie du sort!

Se retrouver en face de celui à qui il a sauvé la vie et qui est maintenant là pour le démasquer.

À coup sûr, celui-ci n'oubliera jamais le visage de celui qui a fait tuer, sous ses yeux, autant de civils innocents. D'un geste calme, Nang Pin agite alors la main.

Les deux hommes en face de lui cessent aussitôt de parler.

Il retire ses grosses lunettes noires et d'un large sourire finit par céder:

– Mon nom n'est pas Nang Pin.

Nic Dunlop saisit alors son appareil photo en tremblant légèrement. Le moment qu'il va vivre est historique.

– Je m'appelle Kang Kek Ieu. De 1975 à 1978, j'ai été le directeur de la prison Tuol Sleng, connu également sous le nom de S-21. On me surnommait alors "Douch" …

Douch ne peut terminer sa phrase. Des larmes commencèrent à couler sur ses joues, des larmes salvatrices des crimes atroces qu'il a ordonné de perpétrer au

nom de l'impitoyable régime de Pol Pot.

Des crimes qu'il a ordonné de perpétrer afin de sauver sa propre vie.